

## CHYPRE L'île mutilée

Grand voyageur amoureux de la Grèce, l'écrivain Jacques Lacarrière est allé se promener à Chypre. Ce qu'il a vu l'a bouleversé. Il dit ici sa tristesse et sa colère.

### D

ÈS la nuit tombée, le vieux quartier de Nicosie devient une ville fantôme. Tous les magasins ferment, les rues se vident, on se promène dans un immense décor sans âme. A peine, ici ou là, une lueur à une fenêtre. Mais où sont donc les habitants ? Ils sont plus loin, au-delà des remparts, dans les nouveaux quartiers qui se bâtissent à toute allure. Depuis l'occupation turque, la ville s'est déplacée, a gagné vers le sud et il ne reste plus ici, en son cœur historique, que quelques obstinés et la blessure partout visible de la « ligne verte ». La ligne verte, c'est la frontière séparant les quartiers occupés par les Turcs de la partie grecque de la ville.

A tout moment, on la rencontre et on s'y heurte : barbelés, sacs de sable, casemates, miradors. Et partout des inscriptions en turc, en grec et en anglais : « *Zone militaire. Stationnement et photographies interdits.* » Les drapeaux grecs et les turcs flottent à quelques mètres les uns des autres. Dans la journée, ce face-à-face apparaît peu visible, si l'on n'y prête pas spécialement attention. Mais la nuit, il redevient une veille tendue, permanente. Dans la casemate où je pénètre, après avoir longtemps parlementé avec la sentinelle, on comprend que Chypre vit toujours en temps de guerre.

Par la meurtrière, j'aperçois le poste turc à quelques mètres. On entend distinctement toutes les conversations. D'ailleurs, en beaucoup d'endroits de la ville, la largeur d'une simple rue sépare les deux postes. On pourrait se tendre la main d'une meurtrière à l'autre. Le miracle est que, depuis cinq ans que dure ce face-à-face, aucune étincelle n'ait mis le feu aux poudres. Mais à Chypre, on apprend vite à connaître les Chypriotes. A s'apercevoir que, à l'inverse des Grecs, ce sont des gens calmes, posés, nullement fanfarons et profondément pacifiques. C'est sans doute pour cela que Chypre a toutes les apparences d'une île de paix. Mais dès qu'on parcourt la nuit ces vieux quartiers de Nicosie, qu'on suit à travers ruelles, ruisseaux et terrains vagues les sinuosités imprévisibles de ce front silencieux, de cette paix armée, on devine que la ville vit au bord de l'abîme, qu'elle survit sous la menace constante de trente mille soldats turcs occupant le tiers de l'île.

## Liberté surveillée

Parfois, comme en ce quartier des forgerons et des soudeurs, ateliers et magasins sont à 5 mètres à peine des postes turcs. Dans la journée, chacun travaille sous le regard goguenard de l'adversaire, chacun vaque comme s'il était libre, alors que ce quartier, que la ville, que Chypre toute entière vivent en liberté surveillée.

Si demain l'armée turque – qui n'en est pas à une violation près des résolutions des Nations unies – décidait d'agrandir ou de renforcer son dispositif de défense, ce ne sont pas les anges blondinets de l'ONU, la plupart soldats scandinaves passant leur temps à flâner sur des jeeps immaculées, qui pourraient les en empêcher.

Occupée, scindée en deux parties comme le fut Jérusalem et comme l'est Berlin, Nicosie est une ville blessée tout comme Chypre est une île meurtrie. Rappelons que dans les mois qui ont suivi l'invasion turque de juillet 1974 il a fallu que les six cent mille habitants de la partie restée grecque reçoivent, nourrissent, hébergent, intègrent deux cent mille réfugiés grecs. Voilà le nouveau sort de Chypre : un réfugié pour trois habitants. Aussi, partout, l'île regorge-t-elle de camps.

Autrefois, quand ils devaient quitter leur village menacé par les Turcs, les paysans grecs ne partaient jamais sans emporter l'icône familiale, quelques ossements des ancêtres et un peu de terre. Avec ces trois poignées de souvenirs, ces miettes de sacré, ils avaient le sentiment d'être reliés encore au lieu natal, de ne pas être tout à fait des exilés. Mais ici, dans ces camps où vivent toujours quelques dizaines de milliers de réfugiés, nul n'eut le temps d'emporter ossements, ou icônes, ou poignées de terre. Et rien ne les relie au sol perdu, à la patrie toute proche, mais devenue inaccessible.

### « Pour bientôt ? »

L'exil est d'autant plus cruel que tout ici – la langue, le paysage, les coutumes et jusqu'à l'odeur des figuiers, des bananiers et des bougainvillées leur rappelle le village natal. On ne soupçonne pas combien il a fallu d'efforts, de persévérance, de perspicacité aux autorités chypriotes pour arriver en moins de cinq ans à absorber sans conséquences dramatiques le tiers de la population de l'île. D'abord installés sous des tentes provisoires, les réfugiés sont aujourd'hui logés dans des baraques en bois et, même, pour beaucoup d'entre eux, dans des maisonnettes en dur qu'on voit maintenant par centaines avec leurs jardins et leurs capteurs solaires.

Villages de corons blancs et lumineux. Bien des pays, qui ont encore sur leur sol des réfugiés installés depuis des années dans des tentes, devraient prendre exemple sur Chypre. Mais ce n'est là, bien sûr, qu'un remède provisoire, un palliatif en attendant la solution du problème chypriote. « *On ne remerciera jamais assez le gouvernement pour tout ce qu'il a fait pour nous* », me dit une vieille, qui va faire cuire son pain dans un four rustique, en pierres et terre battue, reconstruit ici exactement tel qu'il était là-bas. « *On nous a logés, nourris, soignés. On nous a trouvé à tous du travail. Mais, même ainsi, ce n'est pas une solution. On veut retourner chez nous, retrouver nos terres, notre maison... si elle existe encore ! Dites, ce sera pour bientôt, monsieur ? Vous savez quelque chose ?* » Non ! Je ne sais rien. Si ce n'est que pour la troisième fois, l'ONU a exigé le retrait des troupes turques d'occupation et que ces troupes sont toujours là, bien décidées à ne pas s'en aller et à transformer le provisoire en définitif.

Vers le sud, le paysage devient plus désertique encore qu'autour de Nicosie. Pendant des heures, la voiture longe des terres arasées, au sol d'un rouge sombre, une désolation d'herbes séchées et jaunies. Chaque fois qu'ici et là se dresse une maison, un arbre ou des buissons, on se demande : mais où puisent-ils l'eau ? En ce sol trop pauvre, trop desséché et trop calcaire, seuls poussent les caroubiers, les oliviers et la vigne. Des vignes, on en voit partout, jusqu'au bord de la mer, et certains vins rouges portent encore les noms francs des croisés : commanderie et cœur-de-lion. Là aussi, en ces régions défavorisées, il a fallu installer des camps de réfugiés. L'un d'eux, près de Limassol, à Colossi, jouxte presque les immenses hôtels pour touristes, vides six mois sur douze, et qui offrent, à deux pas des baraquements surchauffés, leur luxe climatisé pour voyageurs aseptisés.

## Disparition des disparus

A deux pas – ou deux brasses d’ici, – Vénus a surgi des eaux, sur un rivage de galets blancs, crissants et lisses, qui s’entrechoquent « *avec les cris blancs de l’amour* », comme le dit un poème sur Chypre. Elle est bien oubliée – sauf des dépliants touristiques – la naissance de Vénus... Que dirait-elle, aujourd’hui, elle qui apporta au monde un message d’amour et de désir, qu’on s’empressa d’ailleurs de censurer, que dirait-elle de la haine qui coupe cette île en deux ? De cette terre mutilée, des milliers de paysans chassés de chez eux, des maisons pillées, dévastées, sans parler des deux mille Grecs dont on est sans nouvelle depuis l’invasion turque de 1974 ?

« *Erreur. Il n’y a pas eu de disparus* », a déclaré récemment le chef de la communauté turque de l’île. Là encore, les Turcs ont dû perdre leurs oreilles. Il n’y a pas de disparus, il n’y a que des oubliés. Mais pourquoi, alors, les autorités turques éludent-elles systématiquement toutes les réponses, toutes les rencontres à propos de ce problème ? D’accord ! Il n’y a pas de disparus, il n’y a pas de réfugiés, il n’y a pas de soldats turcs dans l’île, il n’y a pas de problème chypriote ! Et pourtant, cette île ne peut continuer à vivre séparée, mutilée, elle qui fut au contraire, et pendant des générations, le lieu de la coexistence heureuse et pacifique entre deux ethnies, deux cultures et deux religions différentes, le mariage – avec séparation des biens – du christianisme et de l’islam, et la preuve que, justement, Grecs et Turcs peuvent vivre et travailler ensemble quand la Turquie et la Grèce ne s’en mêlent pas.

Il y a un problème chypriote. Il y a des soldats turcs dans l’île, il y a des réfugiés et il y a des disparus. Le sourire que l’on fait aux touristes, le soleil qui brille toute l’année, la mer qui ne cesse de vous inviter à ses noces, ne peuvent cacher le chagrin silencieux de tous les Chypriotes. Encore une fois, Chypre n’est pas la Grèce, et les gens, ici, n’ont nullement l’humeur fanfaronne, revancharde, des Grecs. Ils n’en ont que plus de mérite à assumer une détresse quotidienne, un avenir pratiquement sans issue tant que l’île n’aura pas retrouvé son statut d’avant l’invasion, tant qu’elle ne sera pas redevenue une et unie. Elle ne saurait devenir – comme l’écrit un défenseur passionné, mais maladroit de Chypre – un quelconque bastion de l’Occident contre l’islam. Nous ne sommes plus au temps des croisades ! L’islam, ici, a toujours eu sa place, et il a su coexister sans drame avec l’orthodoxie. Témoins ces églises et ces mosquées qu’on voit côte à côte dans presque chaque village de Chypre. Un paysan chypriote me l’a dit, au cours d’une halte dans l’un d’eux : « *Les Turcs de Chypre peuvent revenir quand ils veulent. Leur mosquée, c’est nous qui la protégeons. Ils l’a retrouveront intacte et telle qu’ils l’ont laissée.* » Espérons que les Turcs font de même dans leur zone avec les églises. Espérons.

Jacques Lacarrière